



<http://cinemateur01.com>

Cinéasteur

Fiche n° 1615
L'ordre des choses
2 AU 8 MAI 2018

L'ORDRE DES CHOSES

1h 55min – Réalisé par ANDREA SEGRE – Italie, France, Tunisie - sortie le 7 mars 2018

Avec Paolo Pierobon, Giuseppe Battiston, Olivier Rabourdin

Rinaldi, policier italien de grande expérience, est envoyé par son gouvernement en Libye afin de négocier le maintien des migrants sur le sol africain. Sur place, il se heurte à la complexité des rapports tribaux libyens et à la puissance des trafiquants exploitant la détresse des réfugiés. Rinaldi va devoir faire un choix douloureux entre sa conscience et la raison d'Etat : est-il possible de renverser l'ordre des choses ?



Andrea Segre est né en 1976 à Dolo, en Italie. Il est à la fois réalisateur de films et professeur de sociologie à l'Université de Bologne. Sa carrière de cinéaste est avant tout marquée par la réalisation de nombreux documentaires, dont le premier date de 1998 et est intitulé *Lo sterminio dei popoli zingari (L'extermination des peuples tziganes)*. La question des peuples et cultures opprimés sera traitée de manière récurrente au fil de sa filmographie. Son premier long-métrage de fiction, *La Petite Venise*, sort en 2011 et nous raconte la rencontre entre Shun Li, immigrante illégale chinoise, et Bepi, pêcheur d'origine slave. Le film obtient trois prix lors de la Mostra de Venise 2011 (les Prix FEDIC, Lanterna Magica et Lina Mangiacapre).

Son deuxième film, *La Prima Neve*, aborde encore une fois le thème de l'immigration, à travers l'histoire d'un personnage togolais émigrant en Italie, dans la Vallée de Mochènes. La question migratoire est de nouveau présente dans son dernier film, *L'Ordre des choses*. On retrouve ainsi une fibre sociale importante chez Andrea Segre, que ce soit dans ses films documentaires ou ses films de fiction, qui cherchent à décrire des trajectoires particulières d'individus marginalisés et opprimés.

Avant "L'Ordre des choses", vous aviez signé deux documentaires sur la question des migrants. Pourquoi passer désormais par la fiction pour traiter ce thème ? Qu'apporte ce médium ? L'histoire de Corrado est impossible à raconter à travers un documentaire. J'ai rencontré plusieurs "vrais Corrados", mais aucun d'eux n'a accepté d'être filmé, la plupart d'entre eux voulaient garder leur nom confidentiel même avec moi, et je devais tous leur assurer que je ne mentionnerai pas leur nom. Par ailleurs, les centres de détention et les vies de miliciens sont vraiment difficiles à filmer, mais nous avons réussi à filmer quelques images avec l'aide d'un bon ami et nous avons inséré dans le film des séquences documentaires à leur sujet. Au-delà de ces problèmes très pratiques, mon idée était de développer un long métrage politique, dans la veine du cinéma politique italien (Rosi, Petri, Pontecorvo ..) qui a globalement été abandonné par le cinéma italien récent. D'une certaine façon, le nouveau cinéma documentaire italien a remplacé au cours des quinze-vingt dernières années la disparition du cinéma politique, mais je voulais faire un film politique de fiction. Un film sur le pouvoir, sur le lien psychologique entre les choix du pouvoir et l'humanité.

Vous évoquez, pour définir le personnage principal, l'ouvrage " Eichmann à Jérusalem " de Hannah Arendt pour son rapport à la banalité du Mal. Pouvez-vous nous en dire plus ? Je pense que nous nous habituons au fait que la protection de notre espace signifie la violation des droits et des vies des autres. Nous sommes prêts à le reconnaître comme un ordre nécessaire. Cette "nécessité" est aujourd'hui la "banalité du Mal". Hannah Arendt a été touchée par la "normalité" d'Eichmann, elle n'a pas trouvé en lui et dans sa vie les signes du "Diable", mais elle a été impressionnée par sa sérénité

d'être un fonctionnaire d'un Ordre des choses nécessaire : Eichmann devait suivre cet ordre, parce que c'était l'ordre venu d'en haut, et cet ordre a gagné parce que la majorité des gens pensait que c'était l'ordre nécessaire. C'était la découverte qu'a fait Arendt au tribunal à Jérusalem. Et c'est ce que nous devons rappeler quand nous pensons à l'histoire et à l'héritage de cet ordre. Corrado sait quelles sont les conditions de vie de ces êtres humains non coupables dans les centres de détention libyens (ou turcs ou égyptiens), mais il sait que ce sont des conséquences nécessaires à l'efficacité de l'ordre, qu'il doit suivre et respecter. Cet ordre est désormais soutenu par la majorité des citoyens européens et une minorité demande à le changer. C'est ainsi, j'espère, que les spectateurs de mon film pourront se demander quelle est leur position dans l'Ordre des Choses, et pas seulement celle de Corrado. *Yoann Sardet, Allociné*

L'Italien Andrea Segre signe un film magnifique, émouvant mais sans pathos, sur la politique européenne vis-à-vis des migrants. Corrado Rinaldi, superflic italien, est envoyé en Libye pour y négocier la politique des migrants. Là, il visite un camp de rétention où il rencontre Swada, une Somalienne qui essaie de gagner la Finlande... Le cinéma italien continue de s'emparer du réel avec cette fiction qui dénonce la politique européenne vis-à-vis des migrants. Elle est incarnée ici par le personnage de Rinaldi : un diplomate qui s'indigne des conditions de vie des migrants mais continue de graisser la patte au tyran local, au motif que cet argent leur permettra de, peut-être, respecter les droits de l'Homme. Tout, pourvu que les Africains ne franchissent pas la Méditerranée. Andrea Segre signe un magnifique film dans la veine du cinéma engagé des années 1970 de Petri et Rosi, émouvant mais sans pathos, qui pointe le cynisme de notre société. *Marine Quinchon, le Parisien*

« Un Film sur l'éternel dilemme entre l'éthique et la raison d'État » Tandis qu'il tente de conserver un minimum d'intégrité, il rencontre dans un de ces centres une jeune Somalienne, Swada, dont le frère vient de mourir dans des conditions mystérieuses. Elle le supplie de lui venir en aide pour la faire entrer en Europe où son mari réside déjà. Sensible à son histoire qui donne un visage et un nom à la foule indifférenciée des migrants, le policier se retrouve pris dans un dilemme moral qui constitue la trame narrative et le suspense du film. Le dilemme de Corrado, c'est évidemment celui de l'Europe prise entre une peur panique de voir remise en cause son identité et ses principes moraux en matière de droits de l'homme. « *L'ordre des choses, c'est ce qui rend nécessaire le choix de Corrado et doit interpeller chacun d'entre nous* », explique Andrea Segre. L'acteur Paolo Pierobon excelle à donner un visage à ce haut fonctionnaire scrupuleux. Son goût maniaque de l'ordre, sa passion pour l'escrime à laquelle il se livre chaque jour sur une console de jeux, ses pelouses parfaitement tondues contrastent avec le chaos auquel il doit faire face de l'autre côté de la Méditerranée. Face à lui, Olivier Rabourdin incarne son homologue français qui, ébranlé, finit par jeter l'éponge. Le rythme du film, exempt de toute tension dramatique, et son parti pris esthétique accentuent l'impression de malaise ressenti face aux enjeux de cette histoire qui se déroule sous nos yeux. Une tragédie humaine que le réalisateur veut nous forcer à regarder en face. « Cela parle de la crise migratoire, insiste le réalisateur, mais c'est plus globalement un film sur l'éternel dilemme entre l'éthique et la raison d'État. » *Céline Rouden, La Croix*

Parmi les archétypes de héros classiques du cinéma, figure celui qu'on pourrait appeler « l'honnête citoyen » : membre d'une institution censée œuvrer pour le bien commun, il est arrimé à son objectif de bien faire son travail avec la conviction que la fidélité aux principes – matériels, méthodologiques, moraux – qui les régissent garantira sa

satisfaction, et ce face à des puissances surnoisées traitant ces principes comme une mascarade. Dans *L'Ordre des choses* d'Andrea Segre, on sait rapidement qu'on a affaire à un tel personnage. Corrado Rinaldi est une sorte de superflic mandaté par le gouvernement italien en Libye pour négocier avec les forces de l'ordre locales, afin d'assurer le renforcement de la rétention des migrants venus jusqu'à ces rives de la Méditerranée pour tenter la traversée. Et ce fonctionnaire à l'intégrité sans faille (au contraire, devine-t-on, de ses collègues déjà sur place et plus familiers avec l'état des lieux peu reluisant) mènera sa tâche jusqu'à ce que l'objectif qui lui a été assigné paraisse efficacement atteint, faisant mine d'ignorer – par conviction plus que par naïveté – l'adversité de plus en plus évidente de deux forces œuvrant séparément pour un même statu quo : les forces libyennes, qui se servent de leurs centres de rétention pour alimenter leurs trafics (extorsion, esclavage) ; et l'administration italienne qui escompte plus de pouvoir annoncer de bons résultats rapidement que d'en obtenir, et ne s'accommode pas si bien que cela d'un serviteur aussi tatillon.

Avec *L'Ordre des choses*, c'est la première fois qu'il aborde la question de l'immigration du côté de ceux qui la régulent ; le migrant est ici la figure du facteur humain que le protocole souhaite maintenir à distance. Or, c'est l'humanité du régulateur, dans toute sa faillibilité, que Segre dépeint ici, sur un mode assez polyvalent. Identifiant en lui le fonctionnaire intègre souhaitant accomplir sa tâche de la manière la plus honnête voire « humaine » possible (il s'émeut même de l'état des centres de rétention libyens), il nous met en position de désirer le succès de sa mission, dans des interactions avec des acteurs dont on devine sous les manières la mauvaise volonté. Ce n'est pas la partie la « mieux-pensante » du film (la mission est tout de même de maintenir les migrants hors d'Europe, via des centres de rétention flambant neufs), mais c'est sans doute la plus finement jouée par le cinéaste, qui oppose avec doigté le rigorisme buté du superflic et la disponibilité feinte – et un brin contrariée par ce volontarisme – de ses interlocuteurs. Mais face à un « ordre des choses » qui tâche de maintenir ses secrets honteux tout en donnant l'illusion du mouvement, l'homme de bonne volonté se bat contre du vent, sans avoir les moyens d'agir au-delà de l'illusion. Enfin, il y a le versant le plus attendu, celui de l'ébranlement du formalisme du mandataire face au facteur humain : abordé par une jeune Somalienne qui souhaite être libérée d'un de ces centres sinistres, Rinaldi commence à se demander comment concilier sa charge, basée sur des données officielles, avec sa conscience de la situation réelle révoltante. *Benoît Smith, Critikat*

Prochains films: BELGICA, de F.DE GRONINGEN
CRASH TEST AGLAE de E. GRAVEL